

# m é m o i r e

---

# plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

18



L'hiver est une saison propice aux souvenirs. Cette image du square Bresson, indépendamment de sa qualité, est particulièrement évocatrice. Elle s'accorde bien avec ce numéro qui nous fait aussi rêver : un voyage à travers l'Afrique du Nord sur les traces des mosaïques,

jusqu'à Rabat, une ville improbable, en passant par la Tunisie et ses faïences, où l'on rencontre Judith Gautier et le prince d'Annam, un chameau qui fait ses premiers pas et, pour finir, une page bien instructive.

---

N° 18. décembre 1998. Paraît tous les trimestres.  
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

# La parole

nous appartient



## Espace historique 3

Les mosaïques, BD d'une époque du nord de l'Afrique

**Bernard Giraudet**  
**Lucie Roumazeilles**



## Ecrivain public 10

Rabat ou la ville improbable

**Henri Bosco**



## Hommes singuliers 16

Judith et le prince d'Annam

## Le jardin des arts 22

Lampes de mosquées et de zaouïa en Tunisie



## Point livres 26

Repères bibliographiques

**Janine de la Hogue**

## Les chemins de mémoire 31

Les premiers pas du chameau

**Léon Lehureaux**



## Brève 35

Les dix commandements du parfait huMANiste

édité par Mémoire d'Afrique du Nord,  
119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél/Fax : 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication : Janine de la Hogue

Comité de rédaction: Janine de la Hogue  
Bienvenue Amoros, André Appel, Marc Baroli, Anne-Marie Briat, Odette Goinard,  
Jean-Claude Léonard.

Trésorier : Raymond Albert

Adhésions à Mémoire d'Afrique du Nord :

*actif* : à partir de 30 F. *bienfaiteur* : à partir de 90 francs. *donateur*: 300 francs

Abonnement à *Mémoire Plurielle* : *adhérent* : 60 F. *non adhérent* : 100 F.

Le numéro : 30 F.

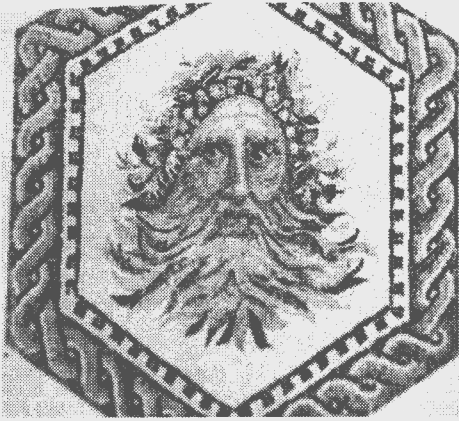
Réalisation : BADIANE, 7 passage Bourgoïn, 75013 Paris. Tél/Fax : 01 53 19 02 60.

Impression : Instaprint, à Tours

ISSN : 1284-43221

## Les mosaïques, BD d'une époque du nord de l'Afrique

Bernard Giraudet  
Lucie Roumazeilles



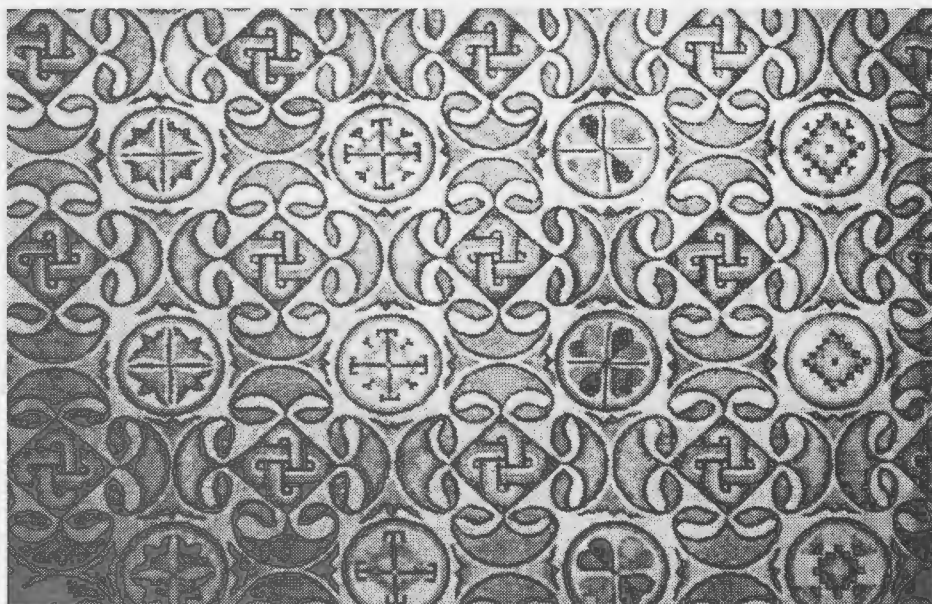
Nous sommes nombreux à avoir admiré, et souvent à souhaiter revoir, le merveilleux travail que représentent les mosaïques ornant les vestiges que l'on peut trouver à travers toute l'Afrique du Nord. L'intérêt de l'article qui est donné ici est d'aller au-delà de la simple admiration que nous inspirent ces œuvres. En lisant ce texte, nous apprenons l'histoire des mosaïques et la manière dont elles ont été faites. Les auteurs ont parcouru tous les pays où l'on peut voir les mosaïques et les ont étudiées avec intelligence et amour.

La mosaïque apparaît pour la première fois comme couverture de sol au VIII<sup>e</sup> siècle av. J.C. pour disparaître du nord de l'Afrique selon les régions à partir du Ve siècle après J.C. Les mosaïques se situent en deux périodes distinctes : l'une grecque, l'autre romaine ou gréco-romaine avec son apogée au III/IV<sup>e</sup> siècles.

Du point de vue technique, deux catégories se succèdent : 1° la mosaïque de galets du VIII<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle av. J.C. ; 2° la mosaïque de tesselles avec son apogée au III/IV<sup>e</sup> siècles.

Les pavements, à l'origine, partent du sol en terre battue pour évoluer avec des sols en pierre, brique cuite, ciment, etc. La plus ancienne mosaïque de galets, attribuée au VII<sup>e</sup> siècle av. J.C. est trouvée à Gordyon en Phrygie (Asie mineure). C'est un assemblage inorganisé de carrés, rectangles, triangles, motifs circulaires en trois couleurs : rouge, blanc, noir.

Les origines de la mosaïque africaine, au stade de la recherche actuelle, remontent à la période punique. Le vestige le plus ancien a été découvert à Kerkouane à l'extrémité



du cap Bon en Tunisie. Il remonte vraisemblablement au Ve siècle av. J.C. Les découvertes suivantes s'échelonnent sur les trois derniers siècles de l'Etat carthaginois, les plus récentes étant contemporaines de la destruction de Carthage (146 av. J.C.).

Ces pavements puniques sont faits de matériaux très divers. Ils comportent toujours une couche de ciment de 3 cm d'épaisseur faite de chaux et de poterie pilée qui remplace le sable. Cette couche est étalée sur une semelle de terre d'environ 20 cm d'épaisseur. La poterie pilée donne une couleur rouge caractéristique, la semelle est parfois remplacée par des dalles. Pour agrémenter ces pavements et les rendre plus solides, on a ajouté des éclats de marbre, de pâte de verre, de galets, etc. C'est, en quelque sorte, un tapis uniforme ou varié dont la décora-

tion et la technique évoluent vers la mosaïque de tesselles, qui va révolutionner le pavement antique. Les tesselles sont des cubes de pierre, marbre, terre cuite, pâte de verre taillés à volonté s'adaptant les uns aux autres en réduisant, jusqu'à les faire disparaître, les joints de séparation qui, eux-mêmes, peuvent être colorés. De cette manière, la mosaïque est à même d'imiter la peinture, les cubes de verre élargissent la gamme chromatique à l'infini. L'invention de cette technique se situe, selon les recherches récentes, au IIe siècle av. J.C.

Il y a deux espèces de tesselles qui ne se différencient que par leurs dimensions :

- *pavimentum tessellatum*,
- *opus vermiculatum*.

La première, *pavimentum tessellatum*, est destinée à couvrir des grandes surfaces avec des

cubes de 0,5 à 3 cm<sup>2</sup>. Cela comprend des mosaïques monochromes ou décorées de motifs géométriques ou végétaux, puis, à partir du II<sup>e</sup> siècle, des objets figurés.

La seconde, *opus vermiculatum*, permet l'exécution de tableaux très fins, travaillés à part, dans un support spécial. La dimension des cubes est parfois infime. Ils sont insérés dans un fond de *tesselatum*. Ils sont appelés *emblema* pour des représentations humaines, ou *xenia* dans le cas de nature morte.

La pose des tesselles nécessite quatre opérations :

- *statumen* : la couche inférieure du lit de pose est composée en général d'un mortier de terre, de moellons ou de gros galets formant hérisson.

- *rudus* : la couche intermédiaire du lit de pose est faite d'un béton de chaux mélangé à de nombreux morceaux de briques et de tuiles.

- *nucleus* : troisième et dernière couche du lit, support de la mosaïque constitué de briques pilées et de chaux de 2 à 5 cm d'épaisseur.

- enfin, les *tesselles*.

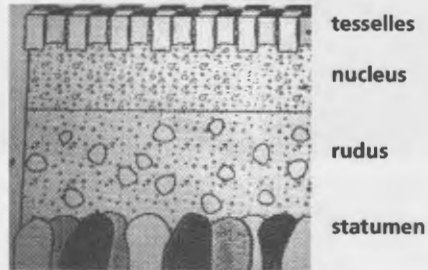
Parlons de l'évolution de l'art : pour la rigueur de la présentation d'un pavement et plus généralement de son évolution, les spécialistes considèrent trois aspects :

1. Le graphisme et le chromatisme sont liés au matériau. Une mosaïque peut être bichrome et laisser voir des images tridimensionnelles « plates » sur la surface du fond ou être plus ou moins polychromes pour donner l'illusion du relief.

2. La composition se fait à l'aide de canevas. Il faut découper la surface à traiter, étudier la composition afin de recréer la lisibilité

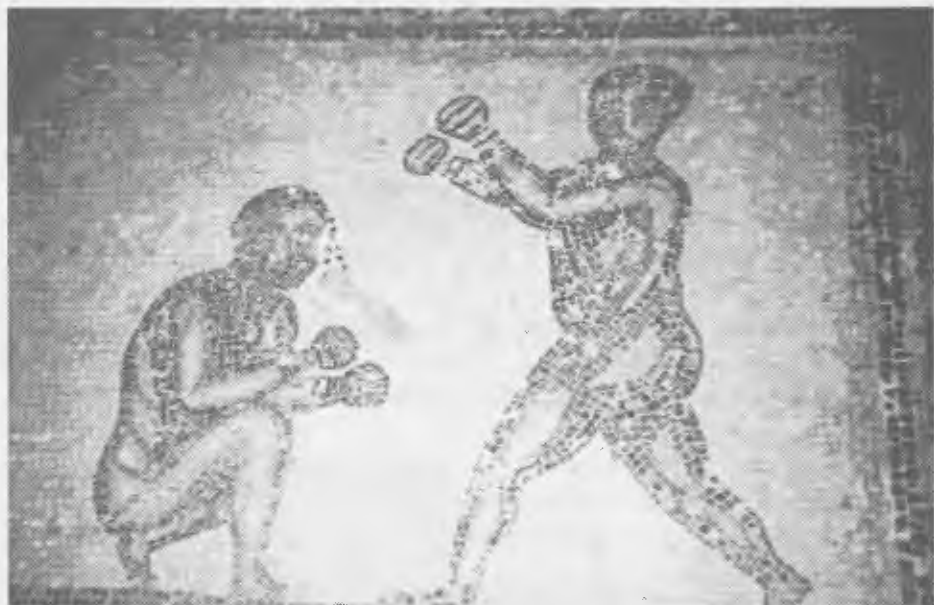
des tableaux du sol. Les angles de vue sont souvent mauvais.

3. Le répertoire décoratif est complexe, étant donné la diversité des motifs et des thèmes. La mosaïque de galets consiste en motifs géométriques, répétitifs, ayant parfois un rapport de complémentarité avec le fond. Cela concerne les bandes d'encadrement avec ou sans motifs végétaux. On trouve dans cette mosaïque des combats, des passages d'animaux, des êtres marins, des sujets mythologiques.



On retrouve tout cela dans la mosaïque de tesselles, mais les motifs géométriques donnent souvent l'illusion d'une troisième dimension : emploi de cubes en trompe-l'œil, méandres en perspective, etc. Bien entendu, on y trouve des animaux, des scènes de la vie réelle, des sujets théâtraux, historiques, littéraires, mythologiques, etc. Pline l'ancien devait appeler cela de la « peinture sur pierre ».

Au cours de la période hellénistique, une hiérarchie des matériaux s'instaure. Les plus gros (*opus tesselatum*) sont placés dans la périphérie. Les plus fins (*opus vermiculatum*) sont utilisés pour le tableau central. Celui-ci est



indépendant (*emblemata* ou *xenia*), souvent fabriqué à part, pouvant être enlevé pour être emporté ailleurs.

Cette technique devient un art aux possibilités infinies. Dès le règne d'Hadrien, des écoles provinciales de mosaïstes se développent, comme celles d'Afrique du Nord, en particulier en Tunisie. Très vite, elles dépassent les œuvres de la métropole par la richesse de l'invention, par les gammes raffinées de couleurs et par les qualités techniques. A la fin du II<sup>e</sup> siècle, sous les Antonins, c'est un art nouveau amalgamant les techniques grecques, italiennes et, surtout, les dépassant.

L'illusionnisme est abandonné au profit de procédés simples gardant une perfection technique dans le traitement des figures, des objets isolés. La Numidie, la Maurétanie césarienne, la Maurétanie tingitane, la

Tripolitaine sont dans la dépendance artistique des grands centres créateurs de Carthage, de la Byzacène proconsulaire (la Tunisie) et de Zliten (Tripolitaine).

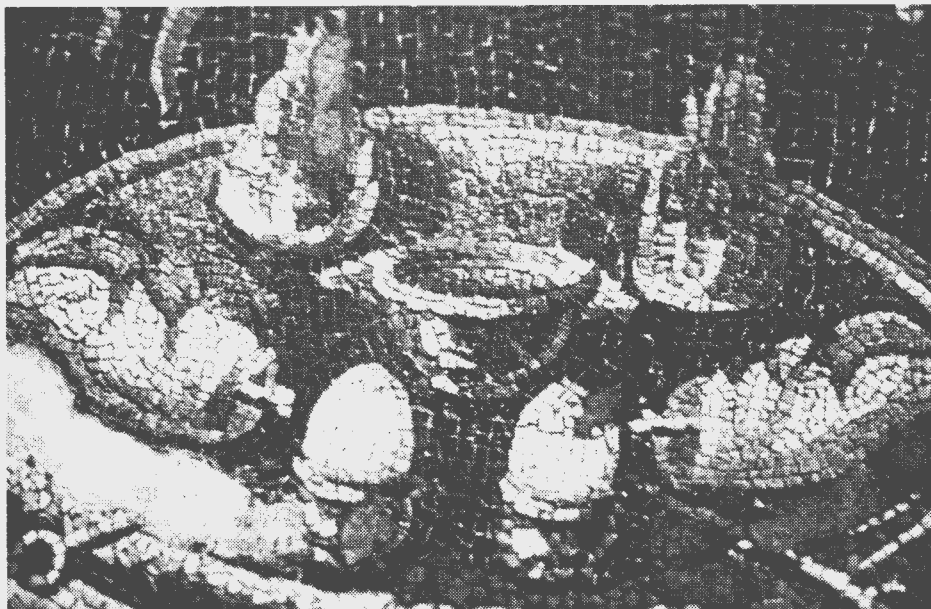
Il n'y a pas d'ateliers permanents pour ces travaux. Les pavements se réalisent sur place par des ouvriers se déplaçant de chantier en chantier avec leur matériel. Les très rares sources antiques montrent un travail très divisé, dont voici la décomposition et les acteurs :

Le *pictor imaginarius* : responsable de la conception en liaison avec le client, il propose des sujets à l'aide de dessins simples mais pas à l'échelle.

Le *pictor parietarius* : il reporte sur le *nucleus* les idées du précédent, il trace les bases du travail.

Le *tessellarius* : il pose les tesselles des motifs simples (bandes, bordures, etc.).

Le *musaevarius* : c'est le spécialiste et le réali-



sateur des motifs figurés (*emblemata, xenia*, etc.).

A ces quatre spécialistes, il y a lieu d'ajouter :

*Le pavimentarius* : maçon, il est chargé de la pose des couches sur lesquelles repose la mosaïque.

*Le calcis coctor* : c'est l'ouvrier chargé de la fabrication des mortiers.

Un édit de l'empereur Dioclétien en 301 ap. J.C. fixe les salaires du fait de nombreuses crises d'inflation. Voici la rémunération de ces spécialistes :

*pictor imaginarius* 150 deniers/jour

*pictor parietarius* 75 deniers/jour

*musaevarius* 60 deniers/jour

*tessellarius* 50 deniers/jour

*pavimentarius* 50 deniers/jour

*calcis coctor* 50 deniers/jour

En comparaison avec d'autres salaires, à la

même époque : un journalier touche 25 deniers/jour, un conducteur de chameaux 25 deniers/jour, un menuisier ou un boulanger 50 deniers/jour, un ouvrier agricole 25 deniers/jour et un simple légionnaire 220 deniers/jour.

On trouve, toujours dans le même édit, le prix d'une livre de viande de 6 à 20 deniers suivant la qualité, une paire de chaussures de 50 à 120 deniers et un lion de premier choix pour les jeux d'amphithéâtre à 150 000 deniers.

En 146 av. J.C., la destruction de Carthage entraîne le début du contrôle effectif et progressif de Rome sur la « future ex-Afrique du Nord française », la Tripolitaine et la Cyrénaïque. C'est donc au cours de cette conquête permanente que commencent les premières réalisations artistiques, dès le 1er siècle.

Dès le milieu du II<sup>e</sup> siècle, les Africains réalisent des pavements simples, des figures polychromes, aussi bien proches des productions italiennes qu'orientales. C'est une période d'expérience et de formation. Ces recherches permettent l'épanouissement, pendant la deuxième partie du II<sup>e</sup> siècle, à la fin de celui-ci, sous le règne des Antonins. C'est devenu un art nouveau amalgamant les techniques grecques, italiennes, mais surtout les dépassant.

L'illusionnisme, fondé sur l'espace tridimensionnel est abandonné au profit de procédés plus simples mais conservant une perfection technique dans le traitement des figures, des objets isolés.

Cette évolution s'inscrit dans le cadre de la grande évolution culturelle de l'antiquité tardive, résultat de nombreux processus situés à divers niveaux. Dès la fin du IV<sup>e</sup> siècle, les Africains, après avoir été des élèves un peu indociles, se sont imposés comme des maîtres. Les grands artistes séjournaient dans de grands centres comme Thydrus (El Jem), Hadrumète (Sousse), Carthage, Timgad, Zliten, etc. Ils sont appelés en Sicile (venant de Carthage) pour la réalisation de la villa de Piazza Armerina à Rome, à Ostie, en Gaule, en Helvétie, en Germanie. Cet art devient la synthèse des apports de tous les peuples de l'Empire.

Les réalisations s'effectuent suivant différents thèmes :

– Le temps et ses cycles évoquant le temps éternel, les manifestations de la vie animale et végétale. C'est l'harmonie de l'univers et le renouvellement constant des êtres, de la nature saisonnière. Aïon est le maître du

temps, il est toujours entouré des quatre saisons, du soleil et de la lune. On peut voir également Anus, le génie de l'année, évoquant la force de la nature qui nous amène au calendrier de douze cases, chacune représentant un mois. Chacun de ceux-ci est indiqué par des plantes, des animaux ou des scènes correspondant au moment de l'année.

– Les dieux sont souvent représentés. Malgré la présence romaine, les habitants sont attachés à certaines divinités autochtones. La déesse Africa était une protectrice particulière au sujet de laquelle Pline disait : *En Afrique, personne ne prend de résolution sans auparavant invoquer l'Afrique*. Elle était représentée coiffée d'une dépouille d'éléphant, surmontée de la trompe et de défenses. Dyonisos-Bacchus tenait une place spéciale dans la mosaïque africaine. Il était considéré comme un dieu civilisateur grâce au vin. Autres divinités marquantes : Zeus, Océan-Neptune, Astharté-Vénus, Orphée, Minerve, Diane, Hercule-Metkart. Il ne faut pas oublier d'autres personnages : Ulysse, Méduse, Thésée, etc.

– A partir de 313, la religion chrétienne est reconnue par Constantin. Cela entraîne de nouvelles décorations de mosaïques. Au début, les sujets évangéliques représentaient la parole sacrée, « Je suis la source de vie », avec des figures animales. L'une des plus belles représentations se trouve dans la montagne libyenne avec cinquante-deux *emble-mata* originaux. Certains baptistères de Tunisie sont exceptionnels.

– La cuisine est un sujet particulièrement détaillé. Représentation de personnages, légumes, gibier, produits, menus, recettes,



repas, lieux, etc. Cette « bande dessinée » est particulièrement précieuse pour se faire une idée de la vie de l'époque.

– C'est un véritable inventaire de la vie économique que l'on découvre : la répartition foncière, la vie agricole (blé, oliviers, vigne, travaux, bétail). La chasse des petits et gros gibiers, le commerce des fauves, la pêche, la navigation, etc.

– L'habillement, suivant les activités de chacun : les citadins, les ruraux, les gladiateurs et autres spécialistes de jeux. La mode féminine est particulièrement détaillée : vêtements, sous-vêtements, bijoux...

– Les spectacles et les sports : course à pied, lutte, boxe, courses de chars, combats de gladiateurs, acrobates, cracheurs de feu. Combats entre bêtes sauvages mais aussi avec les condamnés ou chrétiens amenés et poussés vers les fauves. Spectacles plus calmes avec les chorales, les danses, les jeux de société.

– Les décors de sols sont souvent une représentation végétale : treille, jonchée, forêt

luxuriante, dans lesquelles évoluent souvent des animaux. Des imitations de marbres reviennent moins cher que le véritable produit, du fait de la modicité du coût de la main-d'œuvre. Ensembles de figures géométriques pour les couloirs. Guirlandes multipliées autant de fois que la largeur de la pièce le nécessite. Tresses qui se nouent ou se dénouent pour en dresser des motifs symboliques.

Tous ces motifs s'adaptaient aux lieux d'occupation pour donner l'impression d'endroits de rêve, de fraîcheur dans une nature méditerranéenne luxuriante.

Mais tout ce qui précède n'a pu être obtenu que grâce à deux facteurs : la modicité des salaires des mosaïstes et le goût des artistes pour des réalisations de qualité supérieure.

Les Romains ont appris l'art de la mosaïque à leurs élèves africains. Ceux-ci ont bien appris et se sont tellement perfectionnés qu'ils ont transporté leur science dans tout l'empire romain et à leur tour sont devenus des maîtres. ■



## Rabat ou la ville improbable

Henri Bosco

**Improbable, Rabat? C'est Henri Bosco qui nous le dit car, pour lui, elle échappe à la description banale, elle est nue, magiquement. Ces lignes ont été écrites dans les années 30 mais aujourd'hui ce texte nourrit les songes et se borne au jeu des pensées.**

D'autres ont loué, et bien loué (d'autres loueront peut-être encore) ce « Camp de la Victoire », le « Ribat el Ftah » des Almohades. Il semble que tout ait été dit de cette ville. On a exalté sa couleur : c'est une ville blanche. Tout s'y peint et rien n'est plus tendre aux jeux de la lumière. Le blanc n'est qu'un prétexte, une facilité offerte aux nuances du ciel le plus sensible. Et le ciel en profite... On a admiré aussi ses cigognes, leur gravité, leurs nids, leur vol. Elles sont en effet de très nobles cigognes, pleines de gravité, fidèles au nid, volant haut et bien... On a su évoquer, parfois éloquemment, ses sites les plus grandioses : la Tour Hassan, les Oudaïas, Chella, le Bou-Regreg, qui est son fleuve. Et avec raison. Ces noms sont naturellement magiques. Bou-Regreg ne veut-il pas dire : « Le père-des-reflets » ? Et il le dit bien. Il reflète deux vieilles villes, et bien souvent de grands nuages pris entre le soleil et le vent du large... On a parlé de ses corsaires. Encore un maître-mot magique, et le maître-mot de Salé. Un corsaire, cela forcément fait rêver...

On nous a montré le Sultan allant à la prière ; et il est vrai que c'est toujours un beau spectacle. (Sur lui la prière et la paix !) On a peint et repeint la Garde noire et les cavaliers des tribus chargeant avec fougue, les jours de hédya, à travers la poussière du méchouar. La Garde noire (habillée de rouge) est digne de peinture ; et nul n'admire plus que nous les cavaliers venus du bled...

Alors que dire encore qui ne soit superflu ou désuet ? L'ironie même a eu sa part, en marge de ce pittoresque. Il le fallait bien. Le pittoresque un jour ou l'autre attire l'ironie ; c'est une fatale attraction. Il n'y a que la banalité qui en souffre.

Les villes exigent qu'on y séjourne et qu'on y vive. Comme les êtres, elles se déro-

bent aux curiosités, même les plus hautes, pour ne s'ouvrir qu'à l'habitude et à la passion...

Nous n'aurions garde d'en douter. Il y a bien près de vingt ans que nous habitons dans cette ville. Or qu'a-t-elle excité en nous? Est-ce la curiosité, est-ce la passion?... Ou ni l'une ni l'autre? Car n'est-elle pas le lieu d'élection de l'habitude, l'espace humain où celle-ci naît le plus aisément, où elle s'implante, se noue, propage ses racines, développe ses frondaisons les plus monotones? On le dit, ou plus exactement on le murmure. Car tout devient murmure en pays d'habitude et d'assoupissement. Ceux qui savent me comprendront. Rabat

est une ville du sommeil. Je ne veux pas dire par là qu'on y dorme. On y somnole. J'y somnole aussi, naturellement. Somnoler n'est pas dormir, mais garder délicatement une ligne de vie flottante entre les rives du soleil et les rives de l'ombre; glisser à un état second où la vie perceptible semble un rêve dont on sait qu'il n'est pas un rêve; veiller, les yeux mi-clos; entendre au loin; penser ailleurs; ne formuler que des nuées mais formuler quand même; n'entrer en rien; ne sortir de rien; se laisser dériver à l'eau, et perdre le fil parmi ces délices... Ce fil, rien n'est plus doux que de le perdre, pour en suivre un autre et le perdre aussi. De fil en fil l'âme se dénoue, s'effiloche, se disperse et se fond dans l'être universel. Certes ce n'est pas une ascèse, mais plutôt une dilution. Elle a du charme. Et Rabat a ce charme.



La tour Hassan.

## La porte des pirates à Salé



La porte des pirates à Salé.

D'où le tient-il? Peut-être de la brise humide dont le comble la mer. C'est tout ce que la mer lui donne, mais, nuit et jour, elle l'en fournit par fraîches coulées. L'eau sature le souffle; elle imbibe les fleurs, les feuilles et le sol; elle amollit la peau, défibre les nerfs, ralentit le sang; elle ennuage les pensées, donne du flou aux sentiments, amortit l'imagination et incline l'âme à l'horizontale, où tend naturellement le corps. Cette inclination, elle n'est point défavorable à quelque rêverie.

Elle ne va pas jusqu'à l'abandon, mais elle en donne un avant-goût qui n'est pas désagréable. On jouit d'un fléchissement qui a déjà les voluptés d'une courbure; car, on le sait, la volupté vient de la courbe. Mais on ne rompt pas. Rien ne casse, tout plie, et moins en roseau qu'en osier humide. C'est un état de grâce, mais de grâce flexible, où je vois le signe des Limbes...

Toutes ces pensées viennent et s'éloignent, simples signes d'une méditation inachevée. Elles évoquent une image infidèle peut-être... Infidèle ou désuète, mais qui me plaît. Du moins, en occupant l'esprit, m'empêchent-elles de décrire. Rien n'est plus démoralisant que de décrire, ni plus vain. Le pittoresque nous égare, fausse le jugement et sous l'oripeau cache l'âme. Il faut, en pays exotique, fuir l'exotisme, et ne prendre de la couleur que sa vibration invisible, du décor fastueux et insolite que la féerie intérieure dont il provoque le rayonnement... Pour nous qui n'avons que des mots pour transférer ces songes, nous nous en tiendrons au jeu des pensées. Toute ville est une pensée, et celle-ci, comme les autres, quoique plus faiblement.

Mais que nous importe? Un beau mur, un mur immaculé, peint à la chaux, est un prétexte suffisant à la méditation ou à la rêverie. Et ici les beaux murs ne manquent pas. J'en admire l'exacte nudité.

Plus expansive, plus près de la chair, au moins en une rue, la médina prolonge une existence encore vivace et souvent véhémence. Non qu'il y manque les coins de repos, les impasses, les murs de silence et sans doute quelque disposition au loisir et au calme. Mais ces lieux de recueillement, ces murailles de paix, ces clôtures où nâit

la rêverie, n'y sont-ils pas tout à fait naturels? J'y suis moins pris par le spectacle de la rue (si coloré, si vif, où chaque geste traduit la passion, chaque parole un désir fort) que par l'invisible présence de ce qui se tait, et qui veille. Il y a en effet, dans toute médina, une vigilance secrète. Vigilance aux paupières lourdes qui, somnolente et attentive, l'œil mi-clos, ne se perd jamais dans le déroulement des songes. Car, semble-t-il, les songes flottent indéfiniment sur ces maisons, ces jardins fermés, ces âmes taciturnes. Tout veille, mais à feu couvert; et les murs mêmes vous surveillent. Ce n'est là, il est vrai, qu'une impression, mais, à qui a les nerfs sensibles elle communique un léger malaise. Entre ces murailles aveugles, qui vous séparent à la perfection, on a le sentiment, peut-être imaginaire, ne fût-on qu'un passant, d'être indiscret. Qu'une porte s'entrouvre, ou qu'une parole se forme et vous réponde, ce qu'on voit, ce que l'on entend n'est qu'une allusion fugitive tant au secret de la demeure qu'au sens réel de la pensée. Hypocrisie? non point; mais naturel besoin d'attente, dignité du geste intérieur et désir de ne joindre à la pensée qu'un mot plus significatif, et cependant moins explicite. Toute réserve d'âme est riche de sens et dispose d'une étrange puissance: celle du sous-entendu. Ici sous-entendu moins ironique certes que passionné, mais d'une pointe fine qui pénètre bien. J'aime cette ville inconnue qui double les façades blanches, où de rares fenêtres grillagées dédaignent de vous regarder même de très haut. Elle ne vous épie pas; elle vous entend qui passez, et votre pas ne la rend pas curieuse. Elle sait qui vous êtes. Les gens le savent, les choses aussi, car ici rien ne vit qui ne se lie à tout ce qui l'entoure. C'est pourquoi rien ne bouge, de peur de tout faire bouger, et de se trahir. On écoute. Il suffit qu'on écoute, quand on vit de pensées patientes et qu'on a une antique connaissance des puissances du temps.

... D'ailleurs voici l'été. Il est là-bas humide et lent, vaporeux et salin. Il traîne de lourdes buées, du rivage aux faibles collines. Et je suis, loin de ces collines, en pays sec. Cette sécheresse est irradiante. Elle dévore ma mémoire et j'attends le soir, sa brise et un peu de fraîcheur, pour me souvenir. Sans doute (mais faut-il s'en plaindre?) dois-je à la chaleur qui me brûle d'avoir dépouillé cette ville lointaine du Moghreb de ses attributs exotiques. Elle doit, à cette heure, embaumer la cannelle, sentir la grillade, le cuir, et çà et là, le chanvre ou la menthe infusée. Sous ses claies de roseaux, le souk est arrosé et l'eau fraîche circule dans des outres ruisselantes. La tentation est grande de les suivre, ces outres où se désaltère, dans un gobelet de cuivre éclatant, un vieillard enturbanné. Le couloir s'ouvre du fondouk, ou bien de la kissaria qu'un peuplier ombrage; et les mots, les mots odorants, colorés, sonores, qui peignent sensuellement, montent à la bouche. La phrase peinte et compliquée se forme d'elle-même. Arrêtons-la. Hé! que me dirait-elle que d'autres déjà ne m'aient dit?... A tous ces tons bariolés, à ces épithètes lyriques – qui ne font trembler nulle

DE  
**RABAT-SALÉ**  
**ET SA RÉGION**  
SYNDICAT D'INITIATIVES  
**MAROC**



**GUIDE TOURISTIQUE  
HISTORIQUE**  
EDITÉ PAR LE SYNDICAT  
D'INITIATIVES ET DE TOURISME

1931

MAROC

*Les illustrations sont tirées de ce guide touristique édité en 1931 par le Syndicat d'initiatives du Maroc.*

corde – je préfère, pour évoquer, ce soir, cette ville improbable, un dénuement magique...

Plus improbable encore, plus irréelle, n'est-ce pas là-bas Salé qui s'allonge sur la mer?... Les nuages aiment Salé, surtout le soir, et leur vaporeuse puissance compose à cette ville des lointains où naissent d'autres villes. Elles se posent sur l'épaule de la terre, et ne sont parfois que maisons de neige, édifices qui flottent aux architectures solubles, dont la fragilité facilite le jeu des fictions intérieures. Fantômes d'un voyage mystérieux, au large, évasives flottes en marche vers de précaires continents qu'illumine le soleil du soir. De ma fenêtre qui est vaste, je les vois sur vingt lieues d'eaux pâles ces pensées et ces constructions imaginaires sortir de l'onde, grandir sur la ville, se perdre à l'horizon, et l'esprit de la mer me souffle dans l'oreille les secrets et l'odeur des célestes escadres...

Salé, la ville des corsaires. De quoi encore nous faire rêver?... Le corsaire, et surtout le Salétin! Un personnage populaire et romanesque, et d'abord tout costume : le pantalon bouffant, le cimenterre, un anneau de cuivre à l'oreille, une longue moustache noire, le nez en bec d'aigle, le crâne rasé sauvagement, sauf la touffe de poils, et le turban. Le turban compte beaucoup; un gros turban. Car ce corsaire fait image et image d'Epinal. Il jure, il sacre, il ruse; sa truculence est merveilleuse; il aime en ricanant à faire sauter les têtes; il sent la poudre; et les captives nues se tordent à ses pieds. Naturellement il boit et il viole. Quand il a bu et violé à plaisir, il saisit sa courbache et fustige les pauvres galériens. Les galériens gémissent. Et il rit violemment. C'est un monstre puéril.

Et nous aussi, puérils nous sommes; nous tous, même les plus savants, qui, en dépit de nos sciences, portons en nous ce corsaire de mélodrame, colosse moustachu à l'œil oblique, qu'un beau jour (et cela fatalement) un esclave malin leurre comme un sot. Il le faut bien. La morale l'exige et aussi le bon cœur, le bon cœur populaire, qui a besoin de trembler et de s'attendrir. En fait ce corsaire est parfois assez bon diable. Cela est nécessaire aussi. La sympathie secrètement va beaucoup au corsaire – peut-être plus qu'au prisonnier, hélas! (mais pour ce dernier la pitié devrait suffire). Au fond, c'est surtout sur la mer, dans sa galère, que le corsaire est formidable. Débarqué sur le sol il s'amollit. Il a une maison, une femme, des poules, un petit jardin, une noria. L'esclave s'en occupe. Rien ne dit qu'entre deux croisières le maître ne se mêle pas de soigner ses oranges.



Henri Bosco, *Des sables à la mer*, Gallimard, 1950.

## Judith et le prince d'Annam



Dans le numéro 15 de *Mémoire Plurielle*, nous avons découvert que le prince d'Annam, en exil à Alger, était aussi un artiste de talent. Cet article a beaucoup intéressé un de nos amis, Yves Malga, qui a bien voulu nous communiquer certains documents qui nous permettent une évocation de ces exilés à travers Judith Gautier, autre personnalité surprenante.

« Il y a quelques années, nous dit cet ami, j'ai acheté un album de photographies ayant appartenu à Suzanne Meyer-Zundel qui avait été l'amie de Judith Gautier. Cette Judith était la marraine de Minh-Duc, le fils de l'ex-empereur d'Annam, en exil à Alger. Le jeune prince fut par la suite élève à l'école de Saint-Cyr, dans la promotion Bournazel de 1932-1934. »

Dans un ouvrage consacré à Judith<sup>1</sup>, Johanna Richardson nous raconte comment Judith a connu Hâm Nghi, l'ex-empereur d'Annam.

« L'empereur Hâm Nghi avait régné, brièvement, en 1885. Battu et détrôné par les Français, il avait été déporté en Algérie. son histoire avait inspiré une pièce de théâtre à Judith et elle l'avait déjà terminée lorsque l'empereur arriva, un été, pour s'installer près de Saint-Enogat. Elle expliquera en 1910 à un journaliste du *Temps* qu'elle avait fait sa connaissance et avait eu le courage de lire à ce pauvre homme le drame dans lequel elle relatait les malheurs de sa cour, la tristesse de sa chute. Ils étaient devenus amis. C'était un roi en exil, intelligent et bon, et malgré une longue résistance, très marqué par notre culture. Il avait épousé une Française et son fils était le filleul de Judith. Son histoire était dans son drame.

La pièce annamite ne fut jamais jouée, mais leur amitié prospéra. Judith éprouva, semble-t-il, un peu plus que de l'amitié pour le souverain en exil. »

Judith recevait beaucoup, son appartement, rue Washington était ouvert à tous. On y trou-





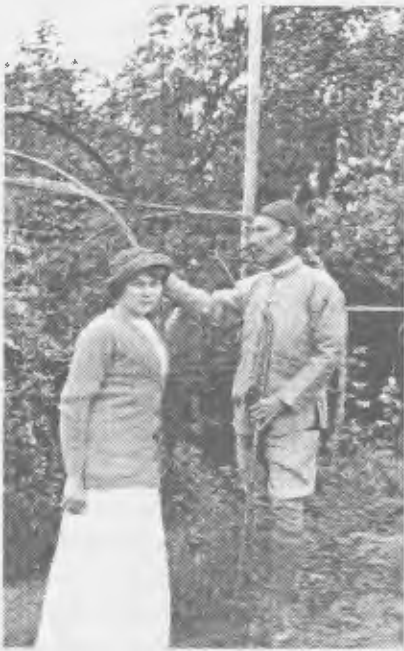
vait de nombreux Chinois, des Japonais en poste à Paris ou de passage et l'élite intellectuelle s'y pressait. L'ex-empereur d'Annam était particulièrement choyé. Un des amis de Judith a pu écrire "qu'il était l'objet, dans sa maison, d'un cérémonial qui fermait sa porte à la plupart, même de ses habitués, quand il descendait chez elle, rue Washington. « Vous savez que l'Empereur est là » disait-elle. On ne tardait pas, en effet, à discerner, dans un coin, un petit monsieur, très jaune, très court et très laid, en complet veston, cependant que la maîtresse du logis se montrait en robe de soie écarlate ou bouton d'or que chamarraient des iris, des phénicoptères ou des lophophores éployés."

Judith qui était si fort attirée par l'Orient, n'a pourtant pratiquement jamais voyagé. Différente en cela de son père, Théophile Gautier, pour qui l'Orient n'existerait pas s'il ne l'avait, tout

d'abord, visité. Judith préférait rencontrer Hâm Nghi à Saint-Enogat où elle se rendait régulièrement. Pourtant, à soixante-neuf ans, elle se décida à répondre à l'invitation du prince et à s'embarquer pour l'Algérie. Elle fut accueillie avec son amie Suzanne dans la résidence du prince, Gia-Long, à El-Biar, près d'Alger.

Mais, nous dit Denise Brahimi<sup>2</sup>, « elle y passa dix-sept jours sans le moindre enthousiasme, navrée d'avoir dû pour cela quitter son intérieur, ses oiseaux et ses chats... Judith a appris son Orient dans les livres, avec l'aide de bons maîtres et d'informateurs sérieux... Il se trouve que son père, dans son bon cœur, recueillit un Chinois sans ressource, Tin-Tun-Ling.





Suzanne Meyer-Zundel et le prince d'Annam  
chez Judith Gautier  
à Saint-Enogat (Dordogne)

Judith, qui avait décidé d'entrer en littérature, se met au chinois malgré les difficultés de la langue. »

Dans ses réceptions du dimanche, que raconte son amie Suzanne Meyer-Zundel<sup>3</sup>, Judith ne manquait pas de parler de l'Annam et, dit-elle, « naturellement de ce fameux prince qui m'intriguait beaucoup ». Ce prince, dont il était défendu de prononcer dans son pays le nom de règne : Hâm Nghi. « Connaissez-vous le livre du commandant Gosselin, frère de notre grand "Lenôtre" et qui avait pris part personnellement à la conquête de l'Annam ? L'histoire pathétique du prince y est contée tout au long. »

Suzanne a été très frappée par sa première rencontre avec le prince. « Ce dimanche-là, je le passais en partie au Salon des artistes français où j'exposais maintenant régulièrement : Branches de pommiers qui me valurent la première mention, chèvrefeuilles, cognassiers du Japon...

Il faisait si beau que, toute frétilante, je remontais à pied l'avenue des Champs-Élysées. Tout à

coup, venant de l'Etoile, un peu avant d'arriver à l'angle de notre rue, je vis s'approcher clopin-clopat à l'allure de ces canassons harassés, trottant sur place, un fiacre. Dans cette voiture, une jeune femme en toilette claire, et à côté d'elle un oriental – coiffé d'un turban – ressemblant étrangement à ce portrait que Judith avait toujours non loin d'elle sur sa cheminée.

Comme mue par un ressort, hâtant le pas, en vitesse, j'atteignis la maison, et d'une seule traite, tout essoufflée, en gravis les cinq étages : "Maya, Maya, je crois bien que c'est le prince d'Annam qui vient te voir. En effet, quelques minutes après, un coup de sonnette très décidé. C'était bien lui, il venait présenter à Judith sa jeune femme. Son regard accrocha immédiatement le mien. Sa physionomie, son expression étaient étrangement semblables à celles d'un chat-tigre : séduisant, fin, intelligent, un large front un peu fuyant, des yeux fort noirs, aux paupières très légèrement bridées, assez grand de taille pour un Annamite. Dans son volume de *Poésies* qui parut quelques années plus tard, les quelques pièces de vers que Judith lui dédia tracent un portrait parfaitement exact du prince et de son caractère. en voici précisément une, intitulée *Portrait*.

L'Orient merveilleux nimbe de sa lumière  
Le fils que lui ravit l'Occident carnassier,  
Heurtant les doux rayons de l'aurore première  
A l'éclair des canons, aux lueurs de l'acier.

Hautain, triste et charmant, il subit la contrainte  
Des vulgaires contacts lésant sa majesté,  
Mais il a su garder, sans colère ni crainte,  
L'âme libre de qui n'a pas démerité!

Et une autre : *Fils du Printemps*.

Theu-Sounn ! Fils du Printemps ! tes fleurs à peine écloses,  
S'effeuillèrent au vent d'un orage brutal  
Qui brisa d'un seul coup les espoirs et les roses,  
Fit couler les palais de laque et de santal.

Ton pays déchiré, ta race désunie,  
Le matin de ta vie éclaboussé de sang,  
A tes pieds le Dragon tordant son agonie...  
Ainsi s'ouvrit ton règne, O prince adolescent !...

Mais tu seras grandi par la douleur féconde,  
Le barbare attentat, l'infâme trahison  
T'ont fait perdre un empire, ils te donnent le monde  
En ouvrant devant toi tout l'immense horizon.

Poètes et penseurs, vrais maîtres de la terre,  
Te font place auprès d'eux, divins consolateurs,  
Les arts délicieux et la science austère  
Te livrent le Trésor des germes créateurs.

En ton puissant esprit, délivré de tous voiles,  
Le génie éclora, suprême royauté,  
Pour que ton nom fleurisse, au jardin des étoiles,  
Dans l'éternel printemps de l'immortalité.

Dès la présentation faite, en parlant de moi, l'Amie lui dit que j'exposais aux Artistes Français et qu'il fallait absolument aller voir mes fleurs en mie de pain. « En sortant de chez vous, nous irons tout droit au salon », répondit le prince. Ce ne furent pas de vaines paroles. Ils y allèrent en effet.

« Quand pourriez-vous venir avec mademoiselle, voir notre petite Nhu May ? » Le rendez-vous fut pris, le jour – au début de l'après-midi – arrêté. « mais avant cela, faites-moi le

plaisir de venir demain à la "répétition générale" d'*Embûche fleurie* : piécette japonaise de moi que l'on jouera chez une de mes amies, Mme Maurice de Waleffe, devant un public très restreint, trié sur le volet. Elle sera enchantée de vous avoir. » L'invitation fut aussitôt agréée. Le prince parlait peu, mais son regard exprimait assez bien ce qu'il désirait faire comprendre. C'est la jeune femme qui fit tous les frais de la conversation. Une auréole de cheveux blonds dorés, des yeux noisette clairs, une carnation non apprêtée aux couleurs fraîches, formaient un ensemble harmonieux plein du charme où fleurissait la grâce de la jeunesse. Au moment de prendre congé : « Alors, à demain ? » ponctua le prince. La pièce eut un succès retentissant.

Les de Waleffe avaient à leur service un Annamite « Nam » et l'entrevue entre le prince et le domestique fut bien émouvante. A la vue du prince, Nam, sidéré, s'agenouilla, et avec une fervente vénération, la face contre terre, baisa un pan de la tunique de son « Empereur » absolument comme si Bouddha en personne lui était appatu.

Le lendemain, devant une foule d'invités, devait avoir lieu la « Première ».

Trois jours après, sur l'asphalte à demi fondu par la grosse chaleur qui sévissait, au trot ralenti d'un cheval poussif, roulait un fiacre, à notre tour nous emmenant, Judith et moi, vers la rue de la Pompe.

En retrait, sur le seuil d'un petit hôtel particulier, vint au devant de nous une femme, genre gouvernante, qui nous introduisit au salon. Elle disparut un instant, puis revint portant une

adorable poupée d'une dizaine de mois : « Madame vous envoie sa fille, en attendant qu'elle arrive. » Une miniature délicieusement proportionnée. Exquise frimousse de bébé : une rose thé habitée par deux scarabées noirs, des yeux grands ouverts, brillants et vifs, qui ne cessaient de fixer nos visages nouveaux pour le bébé et point familiers encore. Le jeune maman entra d'abord, rayonnante de joie, et pleine de fierté à la seule vue de sa fille. Le prince la suivit de près. Il avait encore les paupières lourdes, trahissant une sieste interrompue, mais bien vite il surmonta cet état et devint aimable : « Ma femme et moi avons beaucoup admiré votre exposition, mademoiselle. C'est merveilleux ce que vous arrivez à faire avec de la « mie de pain » ! La tante du bébé entra ensuite : une grande belle fille blonde au regard ouvert, franc et intelligent. Puis, le prince s'approchant de l'enfant : « Faites le tigre, Nhu May » (nom signifiant



Un serviteur moi, sculpture réalisée par le prince d'annam.



La princesse d'Annam et ses enfants Nhu May et Minh Duc à Gia-Long - El Biar.

en annamite : fleur de prunier qui fleurit sous la neige). Et le bébé comprenant déjà, ayant l'air de chercher sa voix dans les talons, proféra une suite de heu... heu... heu...

Voici le quatrain composé par l'Amie lorsqu'elle apprit la naissance de la petite princesse :

Pareille aux tendres fleurs du prunier hivernal  
Qui bravent le ciel sombre et le vent glacial,  
La touchante Nhu May, par un doux sortilège,  
Au soleil de l'Amour a fleuri sous la neige.

C'est la dernière fois que l'on se vit cet été-là : le jeune ménage partant pour Vichy, tandis que l'Amie et moi nous apprêtions à regagner Saint-Enogat. » ■

1 Le jardin des arts, *Mémoire Plurielle*, n° 15

2 Johanna Richardson, *Judith Gautier*, Seghers, 1989.

3. Denise Brahimi, *Téophyle et Judith vont en Orient*, La Boîte à documents, 1990.

4 Suzanne Meyer-Zundel, *Souvenirs inédits*, 1969..

## Lampes de mosquées et de zaouïa en Tunisie

Dans un livre somptueux, consacré aux faïences de Tunisie, un chapitre s'attache particulièrement aux lampes de mosquées et de zaouïa.

Tout le monde connaît, au moins de nom, la réputation des potiers de Nabeul. Mais aujourd'hui, nous souhaiterions vous faire connaître des objets bien particuliers, et cela grâce à la patience des deux auteurs de l'album, Alain et Dalila Loviconi.

Patience, mais aussi science et goût pour avoir su choisir les plus belles pièces dont certaines peuvent encore être admirées au musée de céramique de Sèvres, au musée des Arts décoratifs, au musée des Arts d'Afrique et d'Océanie, au musée de l'Homme et à celui de l'Institut du monde arabe, entre autres.

De très grande taille, soixante-dix à quatre-vingt centimètres et plus, ces lampes, les *menara* pour les mosquées, les *moçbah* pour les zaouïa, se différencient par leurs attaches, leurs bourrelets, leurs coupoles. Il existe également un autre type de lampes, de quarante centimètres environ, appelées *moçbah kbir* et qui servaient à l'éclairage de la chambre nuptiale des jeunes mariés et se vendaient en général par paires.

Nous vous donnons ici quelques exemples de ces superbes lampes, tout en vous engageant à admirer le livre tout entier, sa présentation, la qualité des reproductions et l'intérêt du texte.

Alain et Dalila Loviconi, *Faïences de Tunisie*, photographies S. Belfitah, Edisud, 1994.

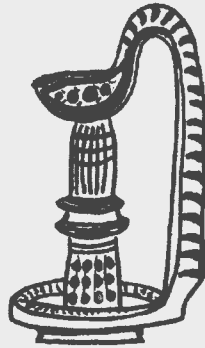
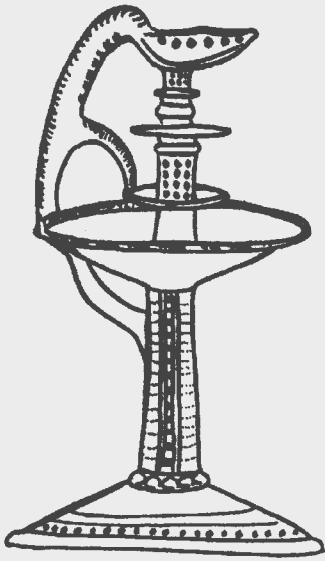
Grande lampe de  
mosquée appelée *menara*  
ou *moçbah*.

Ce type de lampe n'était  
fait que sur commande.  
La taille exceptionnelle et  
le décor très riche en font  
une pièce d'une grande  
rareté et d'un intérêt  
historique important.  
Les coupelles successives  
sont faites pour recueillir  
l'huile qui déborderait du  
bec de la lampe. Le décor  
en arcatures lancéolées est  
typique de la période  
turque.

L'anse traditionnelle  
zébrée bleue avec ligne  
axiale jaune se retrouve  
sur toutes les pièces de  
formes de cette époque.  
Cette grande lampe  
provient de la mosquée de  
Cherchell et a été ramenée  
par la « Mission  
scientifique d'Algérie »,  
en 1842.

Tunisie, vers 1700  
environ. H. 72,5 cm,  
diamètre coupelle 30 cm,  
diamètre du pied 33 cm.  
Cliché RMN.





DIFFÉRENTS TYPES DE  
LAMPES À HUILE

Fig 1. *menara*, forme  
des grandes lampes  
polychromes de  
mosquées,  
XVIII<sup>e</sup> siècle.

Fig 2. *qandil*  
polychrome du XVIII<sup>e</sup>  
siècle.

Fig 3. *moçbah kbir*,  
lampe monochrome  
verte offerte aux  
nouveaux mariés pour  
éclairer la chambre  
nuptiale, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup>  
siècles.

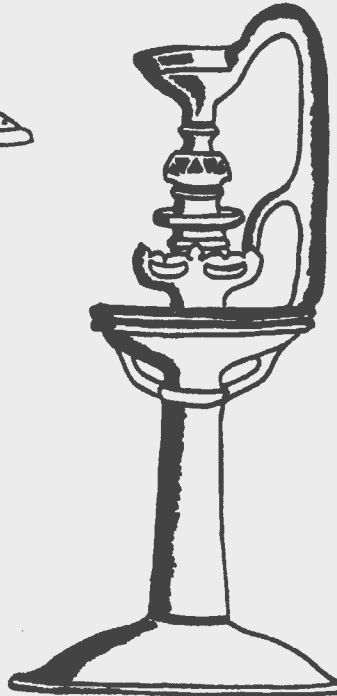
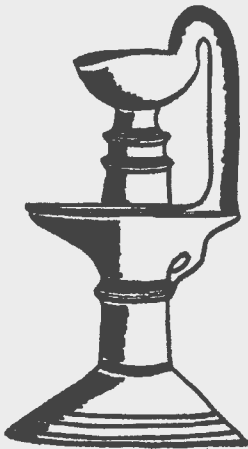
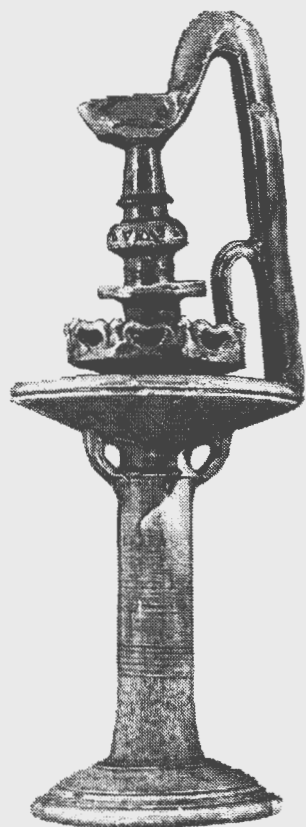


Fig 4. grande *moçbah*  
de zaouïa ou de  
mosquée, monochrome  
vert hyalin, exécutée sur  
commande aux XIX<sup>e</sup> et  
XX<sup>e</sup> siècles.



*Qandil* de taille moyenne (26 cm). Lampe à huile utilisée pour maintes occasions. La forme est archaïque et ne comporte pas de coupelles de recueillement de l'huile, période turco-husseinite, vers 1700-1750 environ.

Tunis, musée du Bardo. Cliché IMA.



*Moçbab*, lampe de zaouïa  
monochrome vert hyalin

Hauteur : 72 cm, diamètre de base  
20 cm, diamètre de la coupelle 24  
cm. Tunisie, XIXe siècle, Paris,  
collection privée.



## Repères bibliographiques

Janine de la Hogue

**Iles, fil d'Ariane, poèmes, écrits, analyses,** par *Marcello-Fabri*. Editions Santa Maria, 2, rue Emile Négrin, 06400 Cannes, 80 F.

« Le monde en retrouvant la sphère du sacré sera transfiguré. » Ces quelques mots ouvrent l'ouvrage présenté aujourd'hui par Simone Rinaudo qui connaît bien le sujet « poésie » puisqu'elle est spécialiste en communication poésie. Dans son avant-propos, elle nous fait mieux prendre conscience de la complexité et de la beauté de l'œuvre de Marcello-Fabri. Très proche de nous parce qu'il était une sorte de visionnaire, mais aussi bien de son époque (il est né en 1889 à Miliana) et des préoccupations de ses compatriotes, il était animé d'un immense amour de la poésie sous toutes ses formes, puisqu'il fut aussi un peintre de talent, un romancier et un penseur, auteur d'essais ésotériques et philosophiques. Ce livre ressemble ou plutôt est une sorte de synthèse de l'universalité de son œuvre. L'art, la mort, la terre, la foi courent à travers son œuvre comme un fil conducteur, des thèmes qui finissent par n'en former qu'un. Une biographie, éclairant les beaux textes proposés, des reproductions d'œuvres picturales de Marcello-Fabri et de ses amis Augustin Ferrando, Emile Gaudissard et des photos de Jean-Michel Sordello. L'édition est très soignée, de qualité. Voici le poème qui termine l'ouvrage :

*Le mythe de la rose, Notre Dame de la chair*

Le verbe se fait amour

Les expressions du verbe traduisent la douleur

Par l'inspiration par la douleur le monde crée

l'espoir

Amour humain-amour divin

Épurement de l'animalité jusqu'à l'exhaussement  
mystique.

**L'Algérie en 1882,** par *le colonel Noël*. Editions Lacour/Rediviva, 25 boulevard Amiral-Courbet, 30600 Nîmes.

Réédition de l'ouvrage de 1882, ce livre nous apporte une vision bien différente de celles que l'on peut trouver habituellement. Le colonel voit l'intérêt de la France, en priorité et il est fort intéressant de souligner l'espace considérable qui sépare les mentalités d'hier et d'aujourd'hui. « Longtemps, de 1830 à 1848, on se demanda ce que l'on ferait de l'Algérie, et même s'il fallait la conquérir. Un premier traité en avait donné la moitié à Abd-el-Kader. Mais c'était une utopie que de croire à la possibilité de faire vivre les deux idées côte à côte. L'idée française se fut volontiers arrêtée dans cette conquête qui était pour elle un pénible enfantement ; la race arabe voulait rejeter de l'autre côté de la Méditerranée la race étrangère ; alors eussent recommencé pirateries, etc. Puis, quand la conquête militaire fut achevée, il fallut demander à la colonisation d'utiliser et de transformer le pays en le fertilisant, le désarmant, déchargeant la France de sa tâche militaire et la payant de ses sacrifices par une extension considérable de sa race et de sa puissance. » Très révélateur d'un certain état d'esprit, l'auteur fait preuve de la naïveté et de l'orgueil étonnant qui a caractérisé certains hommes de cette époque. N'étaient certains jugements un peu abrupts sur les habitants de la nouvelle conquête du roi, l'ouvrage est fort intéressant...

**L'amphithéâtre et le petit maire,** par *Michel Galibert*. Auto-édition chez l'auteur, 48210 Sainte-Enimie. 120 F.

C'est une histoire très personnelle mais qui semble, tant elle est contée avec esprit, qu'elle

nous concerne aussi. Comme le dit si bien Michel Galibert, « il ne faut pas se prendre au sérieux et vouloir toujours être dans le vent. Car c'est une ambition de feuilles mortes (paroles de philosophie, Jean Guilton) ». Pourquoi amphithéâtre et pourquoi petit maire ? C'est que le maire de Sainte-Enimie était notre ami Galibert et que c'est lui qui fit construire l'amphithéâtre. Mais avant tout cela, Michel Galibert, à la fin d'un stage de météorologie au Bourget, fut affecté à Boufarik et y effectua une période militaire de dix-huit mois en pleine Mitidja, ce qui lui permit de connaître Alger où il avait des cousins. Après sa démobilisation, il souhaita rester en Algérie et cela dura dix ans. Tizi-Ouzou d'abord, puis Tibokaïn-Djebba, un bled perdu comme adjoint technique du paysannat. Cette vie du bled (il avait épousé une Pieds-Noirs et était devenu le patron de la SAP d'Azazga) est restée pour lui un souvenir extraordinaire. Mais la guerre se rapprochait. « Au début, on pense égoïstement que cela n'arrive qu'aux autres, jusqu'au jour où le danger se rapproche de vous et que votre voisin de palier est touché. L'oncle de ma femme, venu de Bougie visiter ses enfants, fut tiré comme un lapin, tué sur le coup. Par bonheur, au deuxième coup, la culasse retomba trop vite sur la première douille, ce qui sauva son petit-fils qu'il promenait dans sa poussette. » Dans un chapitre qu'il intitule « Il ne faut pas oublier », l'auteur raconte un certain nombre de faits marquants. Et puis ce fut la fin... Michel Galibert, qui n'a jamais caché ses sentiments en faveur de l'Algérie française, fut amené à souhaiter partir : « A tort ou à raison, nous ne voulions pas voir le drapeau vert flotter devant nos yeux. » Avec sa femme, ils décidèrent de tout abandonner et de partir. « Ayant quitté mon emploi en Algérie, je décrochais une place de conseiller agricole à la Chambre d'agriculture de la Lozère... Ce n'est évident pour personne de passer directement des figues, olives et autres cultures, aux moutons, céréales, et prairies temporaires. » Comme vous l'avez deviné, notre ami réussit à surmonter son handicap agricole et bien d'autres choses encore ! Je pense, après avoir lu

son livre, que son optimisme « à tous crins » l'a beaucoup aidé et que cet ouvrage peut être un exemple pour ceux qui ont parfois trop vite tendance à baisser les bras devant la plus petite des difficultés...

### **Avec De Gaulle du Tchad 1941 à Baden 1968,**

*par le général Massu*, Editions du Rocher, 110 F.

Il s'agit ici de l'histoire d'une fidélité à toute épreuve envers un homme qui, si l'on en croit le général Massu, l'a, en diverses occasions, désorienté pour ne pas dire plus. On est parfois étonné de voir la permanence de cet attachement à travers les déceptions, en particulier dans l'affaire de l'Algérie, là où le général Massu s'était assez fortement impliqué. On ne peut pas dire que Massu nous donne véritablement des explications sur cette fidélité qui, nous semble-t-il, n'était pas totalement aveugle. Mais, chaque fois que le doute s'installait dans son esprit, la foi inébranlable dans son chef lui faisait dire que, s'il faisait cela, c'est qu'il avait de bonnes raisons. Naïveté, calcul, peut-on s'interroger de cette manière ? Je ne le pense pas. A lire ce livre, bien d'autres questions viennent à l'esprit. Mais c'est au lecteur à se faire lui-même une opinion et je pense qu'il est utile de lire un document aussi révélateur.

### **Anthologie de Jean Brune**, Editions Atlantis,

Wolf Albes, Collection France-Algérie,  
Geltendorfer str. 17 D, 85313 Friedberg,  
110 F + 15 F d'envoi.

Dans la préface que l'éditeur m'a demandé de faire, j'ai souligné la difficulté, en général, de faire une anthologie, c'est-à-dire de choisir, et en particulier pour Jean Brune. Il n'est rien de plus ardu que de se substituer, en quelque sorte, à l'auteur, en donnant à lire à ceux qui, bien souvent, ne connaissent pas l'œuvre, certains passages de cette œuvre que l'éditeur pense être les plus significatifs. Dans le cas de cette anthologie, il me semble que le choix, dans la mesure où un choix est toujours subjectif, a été bien fait. L'esprit de Jean Brune a été bien mis en valeur et

son style ne peut en aucun cas être trahi... J'engage donc ceux qui ne connaissent pas Jean Brune à lire ce livre, je pense qu'il ne pourra que les inciter à se plonger dans l'œuvre de ce merveilleux écrivain que diverses circonstances ont malheureusement tenu dans l'ombre. Il est heureux qu'un éditeur, universitaire allemand, découvre Jean Brune et décide de la faire mieux connaître. A ce jour, il a déjà republié tous les textes de Jean Brune ayant paru et a pu également éditer deux pièces de théâtre et deux textes inédits. Aujourd'hui, c'est une anthologie qui sera sûrement bien accueillie par tous les amis de Jean Brune qui, depuis longtemps, ont déploré l'abandon littéraire dans lequel on le tenait. Que Wolf Albès soit ici remercié pour cet effort qu'il a fait de sortir notre ami de cette ombre.

**Les oliviers de la justice**, par Jean Pélégri, Editions Atlantis Geltendorfer str. 17 D, 86316 Friedberg, coll. France-Algérie, 85 F + 15 F;  
« Sauvegarder le souvenir d'un père, d'une enfance et d'un pays que nous aimions tant, c'est là sans doute la première raison de ce livre. Car, si par un cruel retournement de l'histoire, le cimetière familial devait être un jour saccagé et livré à l'abandon, cette mémoire demeurerait inviolable – parce que la mémoire est la plus belle et la plus intangible des tombes. » Dans la préface qu'il a écrite en novembre 1998, pour cette réédition de son livre, Jean Pélégri évoque aussi l'injustice dont ont été victimes les Pieds-Noirs que l'on a chargés de tous les péchés du monde, violences et injustices, et qui n'étaient, en réalité, en rien responsables de la conquête de l'Algérie, puis des loix avec lesquelles ils vivaient mais qu'il existait une autre histoire, celle où « les communautés se rencontraient chaque jour, une autre histoire cachée, souterraine, connue de nous seuls, faite souvent de compréhension, d'écoute et parfois de tendresse et de nostalgie ». Ce roman, entièrement inspiré par la vie de Michel Pélégri, le père de l'auteur, a été publié par Gallimard en 1959. Un film a été tourné d'après le livre, en Algérie, en 1961-1962, dans

lequel Jean Pélégri joue le rôle de son propre père. La première phrase du livre est très émouvante dans sa sobriété : « C'était un samedi, un samedi d'été comme les autres, le dernier samedi du mois d'août, et je ne me doutais pas, non je ne me doutais pas que mon père, le lendemain, allait mourir. » Cette histoire d'un colon, d'un bon colon, reste très forte, chargée d'une véritable émotion, aidée bien sûr, par le talent de l'écrivain, et l'on peut regretter qu'il soit si rare. Le texte du communiqué paru dans les journaux pour annoncer la mort de Michel Pélégri résume bien, malgré le ton un peu conventionnel, l'histoire de la vie d'un honnête homme. « Il faisait partie de ces colons de la première heure qui, par leur travail, ont fertilisé la Mitidja. Avec lui, c'est une des dernières figures de cette génération qui s'éteint... »

**L'Ordre de Malte face aux Turcs, politique et stratégie en Méditerranée au XVI<sup>e</sup> siècle**, par Claude Petiet. Editions Hérault. 155 F.

Cet ouvrage, fort documenté, nous apprend beaucoup de choses sur l'Ordre de Malte qui, comme nous le dit l'auteur, est complètement négligé par l'histoire officielle, tout au moins pour la période érudite, au XVI<sup>e</sup> siècle. « Ce qu'on a appelé *le beau siècle* est en réalité, derrière sa splendeur, l'une des périodes les plus dramatiques que l'Europe ait connues... Le pirate Khaïr-ed-Dine Barberousse qui vient de s'installer sur le trône d'Alger a fait, en 1519, allégeance au sultan. Le danger turc n'est plus seulement à l'est au-delà du détroit de Messine; il est en deçà, en plein cœur du dispositif occidental. C'est alors qu'apparaît, rapatrié de Rhodes, un nouveau partenaire : l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui s'installe à Malte en 1530. Plus encore qu'aux Ottomans, menace formidable mais lointaine et épisodique, c'est aux Barbaresques, avec qui ils sont au contact que les Chevaliers de Malte auront affaire : un ennemi redoutable, nullement indigne d'eux et conduit successivement par trois chefs prestigieux : Barberousse, Dragut, Eulj Ali. Ottomans ou Barbaresques, d'ailleurs, pour

l'Occident c'est tout un et il les désigne sous le même nom : les Turcs. » C'est une immense tapisserie, faite de fureur et de sang, de bravoure et d'horreur, que déroule sous nos yeux, avec talent, Claude Petiet, ancien diplomate spécialiste des pays musulmans, aujourd'hui ambassadeur de l'Ordre de Malte.

**Histoire des juifs en Afrique du Nord**, par André Chouraqui, Editions du Rocher, deux volumes, 139 F. le vol.

Le premier volume s'intitule *En exil au Maghreb* et raconte l'histoire des juifs du deuxième millénaire avant Jésus-Christ à travers la diaspora. « L'objet singulier du livre que voici est de décrire l'histoire d'une cellule particulièrement remarquable, du vaste organisme de la Diaspora ; de dire comment elle se constitue à l'époque de Carthage ; comment elle survécut à la domination des Romains, des Vandales et des Byzantins ; comment elle s'accommoda du règne de l'Islam ; quels organes elle secréta pour sauvegarder les vestiges du peuple et de la culture de la Bible ; comment elle s'organisa pour ne pas faillir devant cette impossible mission et quel fut l'alchimique mélange de refus et de soumission, de révolte et de servilité, d'intransigeance et de souplesse qui lui permit, désarmée, de mesurer, pendant plus de deux millénaires, le temps des Empires et des Dominations qui se succédèrent dans le vaste pays qu'elle avait choisi pour supporter son exil ; comment, au seuil du monde moderne, ces hommes... qui avaient réalisé l'incroyable tour de force de véhiculer pendant des millénaires des coutumes du Néolithique, une spiritualité, des lois, une culture, des usages datant de l'âge du bronze et du fer, rencontrèrent de nos jours la civilisation de la France moderne ; quelles métamorphoses cette rencontre provoqua... et comment enfin ces hommes qui avaient été pétris pendant ces longs siècles de culture punique, gréco-romaine, vandale, byzantine, berbère, arabe, espagnole, turque et française, renaissent aujourd'hui, comme ressuscités... à leur vraie langue, à leur vraie culture, dans leur vrai pays,

réalisant ainsi, dans la pauvreté de leurs moyens, la révolution la plus complète qu'il soit possible d'observer à considérer le spectacle entier de l'histoire humaine... » et nous arrivons ainsi au sujet du second tome de cette somme, intitulé *Le retour en Orient...* Ces deux épais volumes comportent une documentation historique (dans tous les sens du terme) d'une précision et d'une rigueur remarquables. Certains jugements un peu abrupts sur l'attitude de la France ou de ses gouvernements peuvent choquer mais sont dans la logique même d'André Chouraqui, enfant d'Aïn-Temouchent, né Français, devenu un temps maire de Jérusalem mais toujours resté profondément juif.

**Dans l'ombre de Lyautey**, par le général de Boisboissel, préface du maréchal Juin, L'Harmattan, coll. Les Introuvables, 150 F.

« A la glorieuse mémoire de celui qui fut mon chef vénéré et le parrain d'un de mes fils », cette dédicace dit beaucoup des liens qui unirent le général de Boisboissel au maréchal Lyautey. C'est volontairement que l'aide de camp du maréchal a choisi son rôle auprès du grand homme et, par là même, le titre de son ouvrage. Mais le mot ombre ne signifie pas abdication de toute personnalité. Et le général de Boisboissel révèle la sienne tout au long de son ouvrage. Cette ombre où il se tient est fort utile pour une observation approfondie de son sujet. Du reste, l'auteur ne souhaitait pas faire une biographie, il dit lui-même : « Une biographie complète du grand homme semble ici sans utilité, le sujet a été exploré à fond et rien de nouveau ne saurait y être ajouté. » C'est là l'intérêt de cet ouvrage. Après un bref rappel biographique, nécessaire naturellement, l'auteur nous fait partager les sentiments du maréchal dans la joie comme dans la peine. Ainsi, la description du départ de Lyautey du Maroc le 10 octobre 1925 : « Une modeste cabine dite *de luxe* était tout ce qu'on offrait à celui qui avait gagné sur la mer sauvage ce port fait de béton et de volonté. Encore était-ce la Compagnie Paquet qui faisait le geste... *S'il*

*n'avait pas été ici pendant treize ans, aurions-nous un port comme celui-ci*, entendait-on murmurer... Quand les amarres furent larguées, l'Africain et Mme Lyautey à son côté fixaient leurs yeux embrumés – lui pour la dernière fois – sur cette terre du Maghreb à laquelle ils s'étaient donnés tout entiers. Lui, une larme coulait sur sa joue sèche de colonial. Il murmurait : *Ma vie et mon bonheur étaient ici*. Son âme y était également. » Un ouvrage émouvant que le fils du général a eu la bonne idée de faire rééditer.

**Si jamais je t'oublie, Algérie...** par Pierre Dimech, Les Presses Littéraires, 73 avenue Jean-Moulin, 13300 Salon-de-Provence, 75 F.

En sous-titre : *Vingt-cinq ans d'algérianisme*. Maurice Calmeïn a intitulé sa préface : Pierre Dimech, la sentinelle algérianiste, ce qui dit bien quelles furent les préoccupations de l'auteur de ce recueil de chroniques presque essentiellement écrites pour la revue *L'Algérianiste* au cours des vingt ans de cette revue sous sa forme actuelle. Il nous dit lui-même dans un avertissement : « Ces articles sont ici regroupés par thèmes, enrichis de plusieurs inédits, et agrémentés d'illustrations tirées des archives familiales de l'auteur. L'ensemble constitue donc non seulement un bilan d'un quart de siècle de défense de la mémoire des Français d'Algérie, mais encore un outil d'approche pour tous ceux qui, libres de préjugés, iront à la recherche de l'Algérie française à travers sa réalité quotidienne la plus authentique. » Que Pierre Dimech me permette de ne pas me borner à la simple exposition de ces faits mais aussi de dire ce qui fait la qualité et l'intérêt de ce recueil. Tout d'abord Pierre Dimech écrit bien, ce qui n'est pas toujours le cas de ceux qui veulent défendre une mémoire. ensuite c'est un homme passionné et cela est une qualité remarquable car la passion à l'état pur comme c'est le cas ici résonne à travers tout l'ouvrage comme un gong, celui, par exemple, qui, lors des traversées Algérie-France, appelait les passagers au repas. Ici ce gong est celui d'un homme qui appelle à la mémoire, qui invite au rassemblement des souvenirs et à qui on a envie de répondre : présent !

**La diligence de Casablanca**, par Marine Lopez-Gador. Coll. Documents. Présenté par le docteur Maxime Rousselle, 140 Vieille Tour, 33400 Talence. 110 F. + 10 F. de frais d'envoi.

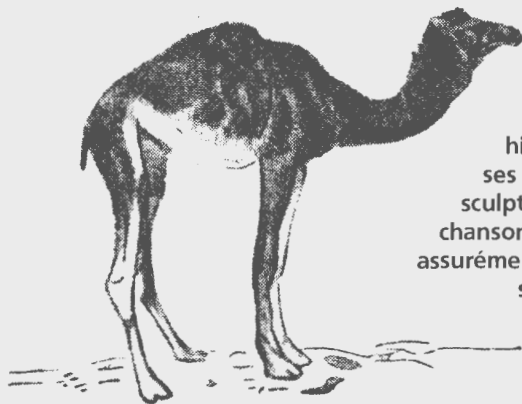
En sous-titre : *Souvenirs du début du siècle*. Cette chronique d'une famille d'origine espagnole, installée d'abord en Algérie puis à Casablanca au début du siècle, avec l'arrivée délicate dans le port, transbordement par barque et à dos d'homme depuis le navire, puis la précarité d'un logement dans un ancien cimetière. Ils sont six enfants et leurs parents qui devront faire leur vie, on pourrait presque dire, arracher leur vie, tant les premières années furent dures. Mais leur courage, leur amour, la solidarité qui les entoure dès leur arrivée les protègent de trop de découragement. Ce document est fort intéressant, tout d'abord pour la mémoire des pionniers mais aussi pour mesurer le chemin parcouru par cette ville devenue un port splendide qui doit beaucoup au courage et à l'obstination de gens comme ceux de cette chronique.

**Le ministre de la plume**, par Annie Krieger-Krynicky, Le Mercure de France, 130 F.

C'est une histoire très singulière que nous raconte ici l'auteur, maître de conférences de Droit public qui, un jour « rencontre » une estampe au décor oriental où l'on voit une belle brune se pâmant dans les bras d'un superbe janissaire tandis que derrière une tenture les observe un homme à la mine farouche. Intriguée par cette vision qui suggère un drame, Annie Krieger fait des recherches et découvre l'histoire étonnante, le destin exceptionnel d'un jeune Sicilien, devenu le maître de la Régence de Tunis, à travers de sanglants épisodes de la vie à Tunis de 1814 à 1830. Fort bien écrit, ce récit nous subjugue, nous plonge dans un univers totalement ignoré du monde occidental. Une pointe de mélancolie nous étire à la fin du livre, à la lecture de ce destin en forme de comète et qui se termine de façon inattendue. A lire si l'on aime les récits colorés, les livres originaux. ■

## Les premiers pas du chameau

Léon Leheureux



L'Armée d'Afrique a eu ses historiens, ses poètes, ses annalistes, ses prosateurs, ses peintres, ses sculpteurs même. Elle a eu ses chansonniers également; ceux-ci furent assurément les plus nombreux et il faudrait sans doute plusieurs volumes pour réunir toutes les chansons créées depuis un siècle sur cette terre d'Afrique, chansons satiriques, mordantes, frondeuses, impertinentes, chants

patriotiques, marches et refrains de corps, chansons sentimentales, rappelant l'image nostalgique du village lointain, ou, plus souvent, chansons gaillardes, égrillardes où la vulgarité et la trivialité dominent. Voici, extraite d'un recueil de chants et chansons de l'Armée d'Afrique, une pochade sur le chameau.

Le Français a toujours eu l'esprit frondeur, ce qui ne l'empêche pas de se dévouer pour son pays avec abnégation; mais il aime critiquer et il ne se gêne pas pour lancer, à l'adresse de ses chefs, des traits satiriques, tels ceux que dut supporter le malheureux Soubise dont l'armée s'était, dit-on, égarée à Rosbach et qu'il avait cru retrouver en apercevant l'ennemi. Les soldats de l'Armée d'Afrique ne chantaient-ils pas :

Avec Mac-Mahon  
Le troupiér mange du jambon;  
Avec Bourbaki  
Y boit son verre de raki;  
Mais avec Bazaine  
Y n'a jamais que d'la peine;

Et pour c'qu'c'est du vieux Camou  
Y dit toujours : « Moi, j'm'en f...! »

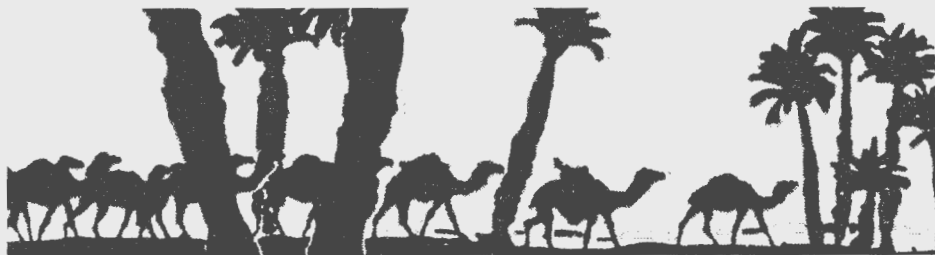
Les grands événements sont aussi pour eux l'occasion de rimer avec irrespect. Le 16 mai 1843, le jeune duc d'Aumale s'élance avec une impétuosité sans pareille contre la smalah de l'émir. 600 cavaliers, spahis, chasseurs et gendarmes se mêlent dans cet assaut.

Il est facile de s'imaginer le désordre qui pouvait régner après cette mêlée épique et l'on comprendra qu'on ait pu chanter à l'époque :

Un brigadier d'chasseurs d'Afrique  
Avait perdu son cheval ;  
De tous côtés il rapplique,  
Pour r'trouver le pauvre animal ;  
Quand, dans la plaine déserte,  
Il aperçoit un Arbico  
Qui, pour réparer cette perte,  
Se laisse pincer son chameau...

Le chameau! Voilà un animal qui fut malmené, caricaturé, outragé, si j'ose dire, par les chansonniers! Il est vrai qu'il n'a pas été flatté par le Créateur, avec sa tête qu'il porte d'une façon stupidement hautaine, ses gros yeux ronds sans expression, son encolure démesurée et sa bosse branlante. Mais quel animal précieux dans le désert, dans ces terres déshéritées où ne croissent que de rares plantes coriaces et peu nutritives, où les points d'eau sont très espacés! Cet animal apocalyptique a pourtant eu son poète, et non des moindres, puisqu'il s'agit d'André Lichtenberger qui, dans un sonnet publié par la revue *France-Islam* en janvier 1923, en fit cette description d'une étonnante exactitude :

Pimbêche et résigné, grincheux mais sans colère,  
Il lève lourdement ses pieds disgracieux,  
Et, pèlerin étique, au regard anxieux,  
Balance gauchement son cou tentaculaire.  
On l'a mis à marcher à peine l'aube claire :  
Il marche tout le jour sous le brasier des cieux,  
Jeune il marchait hier, il marche aujourd'hui vieux,





Jusqu'à l'heure où noircit l'ombre crépusculaire.  
Peut-être que demain encore il marchera,  
Mais, sous la trique un jour son pas trébuchera  
Et dans le bled, jonché de son cadavre énorme,  
Hyènes et chacals, émouchets et corbeaux,  
De la dent et du bec, jusqu'aux derniers lambeaux,  
Dépèceront les chairs du squelette difforme.

Pour rythmer leur marche, les soldats aiment bien chanter et, de préférence avec ironie :

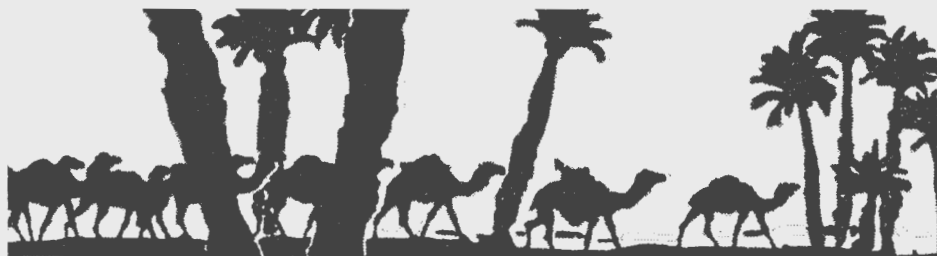
Le chameau, c'est pas qu'il est rosse,  
Ça s'passe d'boire et d'croustiller ;  
mais pour c'qui est d'vous trimarder  
On peut pas dir' qu'il a la bosse.

Mais que fallait-il en faire de cet animal préhistorique ?

C'est pendant la campagne d'Egypte, de 1798 à 1801, que les Français prirent réellement contact avec le chameau. Mais c'est surtout pendant la campagne d'Algérie que cet animal rendit de précieux services. On l'utilisa principalement pour les transports de toute nature, mais on tenta également de l'employer comme monture pour les troupes françaises. Dès 1843, le maréchal Bugeaud fit organiser, dans la division d'Alger, par le général Marey-Monge, un équipage de chameaux et ce fut le général Yusuf qui eut la charge d'exercer les fantassins, zouaves et tirailleurs, à l'équitation du dromadaire et à leur démontrer que, bien que cette calomnie soit généralement admise, le chameau ne donne à celui qui le monte ni nausées ni mal de mer.

Et, natutellement, lorsque l'on procéda à Médéa aux premières expériences de création d'une infanterie montée à chameau, ce fut un éclat de rire général et, tout de suite, les troupiers se mirent à chanter ce refrain vraisemblablement composé par un facétieux Chasseur d'Afrique :

Oh! oh! oh!  
Qu'ils étaient beaux,  
Les défenseurs de nos drapeaux,  
oh! oh!  
Ils sont grimpés sur des chameaux!



Ce que fut cette chamellerie, je laisse au colonel Trumelet, qui assista à ces expériences, et qui en nota tous les détails avec humour, le soin de l'indiquer<sup>1</sup> :

« Le bataillon de tirailleurs algériens », a écrit le colonel, « commence sous la direction de son officier, l'expérience de ce moyen de transport : à part quelques chures heureuses amenées par un dévergondage d'allures à déraciner la bosse même du ruminant, les tirailleurs se tirent fort crânement d'affaire. Moins familiarisés avec ce genre de monture, les zouaves se comportent cependant très bien sur le dos d'un animal qu'en France, vu sa rareté, on fait voir pour deux sous; cependant, quelques-uns de ces dromadaires, de ceux que les Arabes disent manquer "d'aquel" (sagesse), surpris, sans doute, de se sentir montés par des gens qui les interpellent dans une langue qui leur est inconnue, entament une course furibonde, vertigineuse, qui se termine inévitablement par la chute de l'objet qui cause leur étonnement; mais le zouave ne se rend pas facilement; il lutte, il se cramponne à la bosse, au bât de sa monture; le roulis se combine bientôt avec le tangage; les paris s'engagent alors : la victime tombera-t-elle pile ou tombera-t-elle face? Ces gageures cruelles ne sont pas faites, on le pense bien, pour ramener la sécurité dans l'esprit du ballotté. Le chameau court sur une spirale dont le centre est marqué par un groupe de ses pareils : il a l'instinct de la société, mais il ne veut pas rentrer dans son sein – est-ce de la dignité? – avant de s'être débarrassé de ce qu'il a sur le dos. Le zouave est tenace; il descendrait volontiers, mais jamais il ne consentira à tomber. En attendant ce résultat, qui ne peut pourtant tarder, il insulte l'animal, le menace de châtiments les plus terribles dès qu'il sera à terre... et ce ne sera pas long, car le zouave ne tient plus sur la bête que par la force de l'amour-propre et cet amour-propre n'est bientôt plus qu'un fil : c'est la situation de Claude Frolo sur sa gouttière de Notre-Dame de Paris; un dernier coup de rein et la disjonction est opérée... Le zouave a rejoint la surface de notre planète et a démontré une fois de plus – chose humiliante – l'impuissance de l'homme sur les animaux. Quant au chameau, il a pénétré comme un coin dans un groupe des siens en levant bêtement la tête pour quêter, sans aucun doute, des applaudissements. Le zouave en a été quitte pour quelques contusions et les plaisanteries de ses camarades. »

De son côté, le professeur Gautier a conté avec esprit les aventures ou plutôt les mésaventures de ces précurseurs à vues d'avenir, mais qui manquaient des éléments nécessaires. Malgré leur ingéniosité, et elle était grande, puisque l'un d'eux, redoutant pour les recrues du méhari les

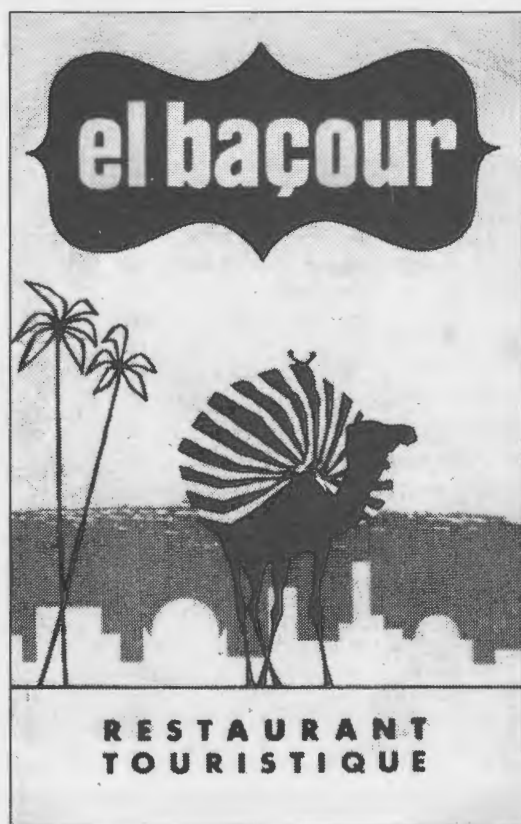


affaires du mal de mer, proposait de les recruter parmi les marins, toutes les tentatives furent vaines.

Leur échec a retardé de trente ans peut-être l'occupation du Sahara. Il fut admis comme un axiome que le chameau ne pouvait avoir d'utilisation militaire, si ce n'est peut-être, en cas de famine, comme viande de boucherie.

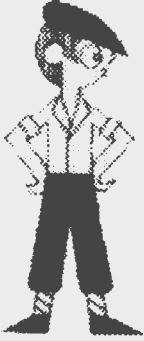
Inutile, en guise de conclusion de cette pochade un peu humoristique, de rappeler que le chameau a acquis d'indubitables lettres de noblesse et qu'il est devenu un véritable ami de l'homme du désert. ■

Léon Leheureaux, *Chants et chansons de l'Armée d'Afrique*, Ed. Soubiron, Alger, 1933.



<sup>1</sup> Colonel Trumelet, *Les Français dans le désert*, Ed. Champion.

## Les dix commandements du parfait huMANiste



<b>M</b> ain à la plume	<b>P</b> our cela que
<b>E</b> videmment.	<b>L</b> 'équipe de MAN
<b>M</b> ais pour	<b>U</b> ne fois l'an,
<b>O</b> uvrir l'année	<b>R</b> aconte,
<b>I</b> l fallait	<b>I</b> llustre,
<b>R</b> ire ou sourire	<b>E</b> nvoie ses vœux,
<b>E</b> t c'est	<b>L</b> es exprime
	<b>L</b> udiquement,
	<b>E</b> n dix commandements.

1. *Mémoire plurielle* tu liras, toutes les pages attentivement.
2. Un grand courage tu prendras et ton opinion donneras.
3. Les bibliothèques tu fréquenteras, des livres rares y trouveras.
4. Les bonnes idées tu enverras, à MAN évidemment. La main à la plume tu auras et tes projets expliqueras.
5. Prenant ton crayon et ton papier, pour *Mémoire Plurielle* tu dessineras. Croquis tendres ou comiques ou nostalgiques tu choisiras.
6. Peintres ou sculpteurs ou céramistes tu découvriras. Leurs œuvres, leur vie tu raconteras.
7. Poèmes en vers, en prose, tu aimeras. *Mémoire Plurielle* les publiera.
8. Ta collection de cartes postales, tes photos, tes livres illustrés tu reverras, toujours pour MAN, évidemment.
9. Tous tes amis informeras. Abonnements et adhésions tu feras.
10. Satisfait et fier alors tu seras. *Mémoire Plurielle* te remerciera. Un repos mérité rapidement tu prendras.